



MORLAIX



images d'hier  
et d'aujourd'hui



Hervé LAIZET

# MORLAIX

## images d'hier et d'aujourd'hui

### Sommaire

|   | Pages |
|---|-------|
| Avant-propos .....  | 2     |
| A travers les siècles .....                                   | 2     |
| Pont et porte Notre-Dame .....                                | 4     |
| Pont et porte de Bourret .....                                | 7     |
| La Grand-Rue et la place des Halles .....                     | 8     |
| La reine Anne à Morlaix .....                                 | 10    |
| Saint-Mathieu .....   | 10    |
| Les maisons «à lanterne» .....                                | 12    |
| La Tour d'Argent .....  | 14    |
| La place de Viarmes .....                                     | 14    |
| Le Pavé .....   | 17    |
| La collégiale du Mur .....                                    | 18    |
| Démêlés de Jean IV duc de Bretagne avec les Morlaisiens ...   | 22    |
| Les guerres de la Ligue et le siège du château de Morlaix ... | 24    |
| Saint-Melaine .....   | 25    |
| De la porte de Bourret à Saint-Martin par la rue de Bourret . | 26    |
| Le viaduc .....   | 27    |
| Le passage de Marie Stuart .....                              | 29    |
| Le musée - ancienne église des Jacobins .....                 | 30    |
| Les fontaines .....   | 32    |
| Le port .....   | 32    |
| La manufacture des Tabacs .....                               | 35    |
| «La Cordelière» .....   | 36    |
| Le château du Taureau .....                                   | 37    |
| Charles Cornic corsaire morlaisien .....                      | 38    |
| Bibliographie .....   | 39    |
| Plan du centre historique de Morlaix .....                    | 40    |

L'histoire est du vrai qui se déforme,  
la légende est du faux qui s'incarne.  
Cocteau.

## Avant-propos

Ces quelques pages n'ont d'autre ambition que d'apporter un commencement de réponse à nos hôtes et aux Morlaisiens qui, frappés par le caractère pittoresque de Morlaix, s'interrogent à propos de ses monuments, de ses maisons et de son passé.

La couverture des deux rivières et du bassin au XIX<sup>e</sup> siècle et au XX<sup>e</sup> siècle a dissimulé l'aspect ancien de notre ville. Des dessins, des gravures et peintures du «Vieux Morlaix», comparés avec quelques photographies des années 80, soulèvent un coin du voile.

La succession des sujets de ce petit ouvrage peut paraître fantaisiste au lecteur. Elle se présente comme une promenade qui commencerait aux portes de Morlaix — aujourd'hui disparues — et qui, après un circuit dans la ville, conduirait nos pas vers le port où nous embarquerions pour les horizons lointains de notre passé maritime.

Le tableau ci-après aidera, nous l'espérons, à éclairer la chronologie des épisodes évoqués et, peut-être, à nous faire pardonner les caprices de notre parcours.

## A travers les siècles

Période gauloise - Un oppidum (place fortifiée) est installé sur le promontoire rocheux dominant le confluent de deux rivières du territoire des Osismes, peuple celte du nord-ouest de la péninsule armoricaine.

Période gallo-romaine - L'oppidum devient le castrum «Mons Relaxus».

de 400 à 600 après Jésus-Christ - Arrivée en Armorique des Bretons chassés de l'île de Bretagne (Grande-Bretagne) par les Angles et les Saxons.

1000 (environ) - Construction d'un château féodal sur le Mont Relais.

1035 - Le château et la petite agglomération deviennent propriété du comte du Léon.

1110 - Fondation à St-Mathieu de la Confrérie de la Trinité.

1177 - La ville est reprise par Henry II Plantagenêt, roi d'Angleterre, et son fils Geoffroy II, duc de Bretagne.

1187 - Siège de Morlaix par Henry II.

1213 - Pierre de Dreux épouse la duchesse Alix. Il reçoit à Morlaix Dominique Guzman.

1238-1250 - Construction du couvent des Dominicains.

1280 - Rattachement définitif de Morlaix au duché de Bretagne.

1295 - Pose de la première pierre de la chapelle ducale de Notre-Dame du Mur.

1337 - Guerre de succession du royaume de France (guerre de Cent Ans).

1341 - Guerre de succession du duché de Bretagne.

1364 - Victoire de Jean de Montfort sur Charles de Blois (Bataille d'Auray).

1374 - Jean IV sévit contre les Morlaisiens.

1376 - Morlaix se libère de l'occupation des Anglais alliés de Jean IV.

1378 - Le parlement de Paris prononce la déchéance de Jean IV.

1379 - Retour de Jean IV fêté par les Bretons.

1381 - Traité de Guérande; Morlaix revient au duc de Bretagne.

1452 - Pierre II réglemente la production et l'exportation de la toile à Morlaix.

1488 - Désastre de l'armée du duc François II à St-Aubin-du-Cormier.

1490 - Siège de la ville de Rennes par l'armée de Charles VIII.

1491 - Mariage d'Anne de Bretagne avec Charles VIII.

1505 - Anne de Bretagne reine de France visite ses Etats et séjourne à Morlaix.

1512 - Combat de «La Cordelière» et du «Régent» dans les parages de la Pointe St-Mathieu.

1522 - Sac de Morlaix par les troupes d'Henry VIII d'Angleterre.

1532 - Union de la Bretagne à la France.

1544 - Construction du château du Taureau.

1548 - Passage de Marie Stuart dans la ville. Construction de la Tour St-Mathieu.

1577 - Les Etats de Bretagne tiennent leurs assises au couvent des Jacobins.

1588 - Le duc de Mercœur, gouverneur de Bretagne, devient chef de la Ligue.

1594 - Siège du château de Morlaix.

1660 - Promulgation de «L'Acte de Navigation» par le parlement de Londres - Importations réservées aux navires battant pavillon britannique.

1672 - Guerre de Hollande.

1731 - Incendie de l'hôpital de Morlaix.

1736 - Construction de la Manufacture des Tabacs sur le quai de Léon.

1756-1763 - Guerre de Sept Ans (France et Autriche contre Angleterre et Prusse). Active participation des corsaires morlaisiens (Charles Cornic).

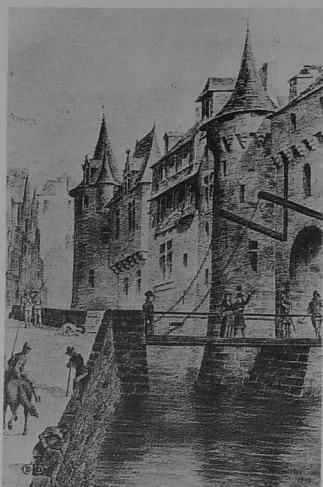
1772 - Les Etats de Bretagne se réunissent au couvent des Jacobins.

1789 - Révolution française. La collégiale du Mur devient le «Temple des Lois».

1806 - Effondrement du clocher de Notre-Dame du Mur.

1861-1863 - Construction du viaduc.

1943 - A Morlaix, occupé par les Allemands, bombardement du viaduc par l'aviation anglaise.



XVII<sup>e</sup> siècle.



XIX<sup>e</sup> siècle.



XX<sup>e</sup> siècle (1982)

## Pont et porte Notre-Dame

L'entrée nord de la rue du Pont-Notre-Dame (côté mairie), fut pendant des siècles l'emplacement de la principale porte d'entrée de la ville close de Morlaix. Un fossé fut creusé qui, en canalisant les eaux du Jarlot pour les faire rejoindre celles du Queffleuth, complétait les défenses naturelles constituées par ces deux rivières qui longeaient, l'une à l'est, l'autre à l'ouest, les murs de la ville. Le pont-levis donnait accès au port. Marins, marchands, hommes de troupe, passagers, promeneurs et débardeurs trimbalant les marchandises les plus diverses, s'y sont bousculés dans le tohu-bohu des heures fastes de l'activité internationale du port de Morlaix.

La situation de ce confluent remonté deux fois par jour par le flot, dominé par un piton rocheux (aujourd'hui Square du Château), fut depuis les temps les plus reculés, un point stratégique occupé, attaqué et défendu en maintes occasions. Havre paisible à 7 km de la mer, à l'abri des

tempêtes et des attaques adverses, passage terrestre obligé entre ces deux pays nommés Tréguier et Léon depuis l'arrivée des Bretons en Armorique, arrivée survenue entre 400 et 600 après Jésus-Christ.

Le promontoire escarpé qui domine les trois vallées fut successivement oppidum gaulois, puis castrum romain. Deux médailles d'argent ont été trouvées dans les fondations du château en 1800. L'une porte l'inscription Quintus Sicius (règne d'Auguste) l'autre une tête de Gallien (264).

Le nom de Morlaix paraît trouver son origine dans les désignations latines Morloem et Mont-Relaxus (Mont du repos), francisées ensuite en Montrelays, Montrelais (Mont du relais), enfin Morlaix. Montroulez serait une dégradation du latin adoptée par la langue bretonne. Toutefois ces enchaînements restent hypothétiques.

Est-ce un seigneur de Tréguier qui bâtit son château vers l'an mille sur le socle de schiste et de porphyre surplombant le confluent du Queffleuth et du Jarlot? Toujours est-il que c'est de l'implantation de cette forteresse à la pointe nord de la paroisse de Plourin, que date la naissance de ce qui fut d'abord une modeste bourgade de pêcheurs, artisans et marchands, blottie à l'ombre du château protecteur. — Les invasions normandes hantaient encore la mémoire des plus anciens. — La terreur que les Vikings firent régner sur la Bretagne tout entière pendant près de deux siècles avait pris fin en 938 par la victoire d'Alain Barbe-Torte à Trans, qui débarrassa définitivement le pays de ses prédateurs.

En 1305, Alain II, duc de Bretagne fit don de la ville au comte de Léon en reconnaissance de son soutien contre son frère Eudon de Penthièvre. Là s'arrêtèrent les bonnes relations entre les comtes de Léon et les ducs de Bretagne. Le début de la période féodale fut marqué par des luttes incessantes entre les puissants et turbulents seigneurs du Léon et le pouvoir ducal pour la possession de Morlaix.

En 1177, Henry II Plantagenêt, roi d'Angleterre et père du duc Geoffroy II, encore enfant, saisit l'occasion d'une révolte du comte Guyomar IV pour venir s'emparer de la ville et la rattacher au domaine ducal. Guyomar ne se tint pas pour battu et avec l'aide de son frère Hervé reprit Morlaix aux officiers du duc et s'enferma dans la place. Retour d'Henry II en 1187. Son fils Geoffroy étant mort, il défendait cette fois les intérêts du jeune duc Arthur I<sup>er</sup> dont il était le tuteur. Le siège fut soutenu impitoyablement par le roi d'Angleterre. La ville, cernée par les troupes royales et duciales qui lançaient leurs attaques depuis les hauteurs du Merdy, du Cré'hou et du Potzmeur, résista vaillamment durant neuf semaines aux vigoureux assauts et au puissant matériel de guerre d'Henry II. Mais, nous dit Daumesnil: «à la fin, les engins du roi lançaient de si grosses pierres, la famine devint si cruelle, qu'on fut forcé de se rendre».

En quittant Morlaix Henry II rasa le château de Trébez, propriété des comtes au bord de l'estuaire du Donant (aujourd'hui Pennélee), puis il démantela le château de Saint-Pol. Les seigneurs du Léon, affaiblis, et qui devaient désormais se contenter du titre de vicomtes, s'acharnaient néanmoins à maintenir leurs prétentions sur Morlaix. Ils ne manquaient pas une occasion de harceler les troupes duciales et de s'infiltrer dans la place.

En 1280, l'un d'entre eux, ruiné par une vie dissolue et des dépenses inconsidérées, finit par accepter la proposition du duc Jean I<sup>er</sup> Le Roux de renoncer à la ville et au château contre quatre-vingts livres de rente.

La paix revenue, l'autorité ducale raffermie dans toute la Bretagne face aux féodaux, les Morlai-

siens, à l'esprit entreprenant et au caractère trempé par les épreuves, développent rapidement leurs activités économiques.

Les pêcheries et sècheres de poissons assurent la prospérité de la ville.

La construction navale prend son essor. La robustesse des navires et l'expérience des équipages permet une percée dans le trafic maritime européen.

Certains capitaines acquirent un tel sens de la mer, une telle science du commandement, un tel art du combat naval, que leur ambition ne connut plus de limites. Jean Coatanlem, sieur de Keraudry en Plouézoc'h, résidant au manoir de Penanru, en fut la plus éclatante... et la plus regrettable illustration. Ecumeur de la mer à bord de sa nef amirale «La Cuiller» (!...), il règne sur la Manche de l'île de Bréhat à la pointe Saint-Mathieu, et pousse souvent plus au nord. En pleine période de paix il fait main basse sur trois navires marchands de Bristol, débarque et pille cette ville. François II, duc de Bretagne, soucieux de limiter les complications avec l'Angleterre, lui demanda de se faire oublier pendant quelque temps. Coatanlem proposa ses services au roi du Portugal, qui le fit amiral de sa flotte.

Les sentiments à l'égard des Morlaisiens étaient plutôt mitigés outre-Manche. Si bien que, quelques années plus tard, lorsque Henry VIII d'Angleterre en guerre contre François I<sup>er</sup> lança sa flotte contre les côtes normandes et bretonnes, l'occasion était trop belle de se venger de Morlaix «repaire de pirates» pour l'autre côté de la Manche.

Un jour de juillet 1522, alors que la noblesse morlaisienne qui constituait l'essentiel de la force militaire de la ville était à la «montre» (revue) de Guingamp et que la bourgeoisie marchande s'était rendue à la foire de Noyal-Pontivy, un traître nommé Latrice avisa les Britanniques que Morlaix était dépourvu de défenseurs.

Soixante navires sous voiles pénétrèrent dans la baie. A la faveur de la nuit, quelques Anglais déguisés en paysans et en marchands, s'infiltrèrent par les bois de Ploujean. Quelques-uns réussirent à passer les portes de la ville et à pénétrer dans le château. Mais les riverains de la rivière de Morlaix, alertés par certains signes, abattirent une douzaine d'arbres dans les rades de Cuburien et les jetèrent en travers du cours d'eau en face de Saint-François, pour barrer la route à toute tentative de passage de navires vers le port. Le gros de la troupe anglaise dut remonter à pied le long des rives et par le bois du Styvel.

Prévenu de l'approche de l'ennemi, Jehan Périou recteur de Ploujean et chapelain de Notre-Dame du Mur, se saisit d'un mousquet, releva le pont-levis de la porte Notre-Dame et monta dans la tour pour accueillir les arrivants. A coups de mousquet il retarda tant qu'il put l'entrée des envahisseurs. Un certain nombre de femmes, de vieillards et d'enfants purent ainsi échapper au massacre en s'enfuyant dans la campagne. Puis, Jehan Périou périt à son poste de combat.

En l'absence d'autres défenseurs, les maisons et les églises furent pillées et saccagées, l'hôtel de ville brûlé. Cependant que les Anglais vidaient les demeures de ce qu'elles contenaient de plus précieux, des cavaliers du pays piquaient des deux vers Guingamp pour appeler à l'aide. De nombreux Anglais s'attardèrent dans les caves et dans les dépôts des «Lances» (1), qui contenaient de nombreuses barriques de vin de Bordeaux. Le retour vers les navires fut pénible. Beaucoup d'entre eux, alourdis de butin et de bon vin, s'endormirent dans les bois du Styvel. C'est là qu'ils furent surpris par le retour des Morlaisiens en armes, accourus au triple galop. L'hécatombe fut telle que les eaux de la fontaine située en contre-bas du coteau rougirent dit-on du sang des Anglais.

(1) «Lances» : passage abrité par le surplomb de maisons soutenues par de robustes piliers de bois.



XVIII<sup>e</sup> siècle



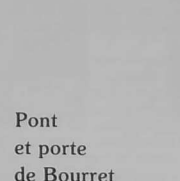
XIX<sup>e</sup> siècle



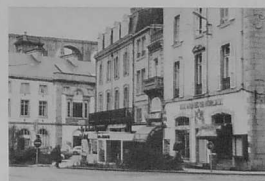
XVIII<sup>e</sup> siècle



Aujourd'hui (1982)



## Pont et porte de Bourret



Janvier 1982

Le pont de Bourret qui enjambait le Queffleuth, donnait accès par la porte ouest de la ville, à la rue de Bourret (l'actuelle rue Longue) et au faubourg de Bourret sur les hauteurs de St-Martin.

Les marchandises qui franchissaient les portes étaient soumises à péage. Ce péage était perçu par certains nobles qui s'engageaient à assurer l'entretien de l'ouvrage. En 1730, le marquis de Kersauson refusa d'effectuer les réparations nécessaires au pont de Bourret. La municipalité le déchut de ses droits et fit reconstruire le pont en pierre.



Grand-Rue.



St Jacques. St Laurent. St Nicolas. Ste Barbe.



Ancienne place des Halles.

## La Grand-Rue et la place des Halles (aujourd'hui place Allende)

La Grand-Rue est, avec la rue du Mur, l'une des plus anciennes de Morlaix. Elle fut et demeure une rue très commerçante. Elle présente encore un ensemble assez bien conservé de maisons à colombages, à façades en encorbellements garnies de statues de saints et de grotesques.

Au n° 9 on peut remarquer au premier étage le groupe de l'Annonciation : l'ange Gabriel à gauche et la Vierge Marie à droite. Au deuxième étage, de gauche à droite : Saint Jacques et son bourdon de pèlerin, Saint Laurent avec son gril, Saint Nicolas et les trois enfants dans le saloir, Sainte Barbe et sa tour. Au n° 10, à l'angle gauche du premier étage : Saint Antoine et son

pourceau. Au 15 : Saint Jean-Baptiste à gauche au premier, et au-dessus un grotesque servant de support. Au 19 : Saint Roch au premier à gauche, Sainte Catherine au second à gauche, Saint Eustache en soldat romain, au second à droite, et Saint François d'Assise, moine avec cordelière, au troisième à droite. Au 26 : Vierge à l'Enfant à gauche, évêque à droite (polychromes). Au 32 : Saint Jean-Baptiste et Saint Philippe au premier. Une très originale et très réaliste figuration de l'Immaculée Conception à gauche, Sainte Marguerite à droite.

A l'angle de la Grand-Rue et de l'ancienne place des Halles : le Bonhomme Morlaix. «Courbé par le travail, accablé d'impôts, volé, pillé, maltraité par les gens du duc ou ceux du roi, par le parti de Blois ou celui de Montfort, par les soudards anglais ou espagnols, par les reîtres de Mercœur ou les Grandes Compagnies, devant soit de l'argent, soit des honneurs, soit de l'obéissance à une foule de maîtres (...) : au pape, au roi, au duc, au comte et à tous les autres princes, aux évêques, aux abbés, aux archidiacres (...), aux barons, aux chevaliers et aux simples gentilshommes (...), le voilà au coin de cette maison. Il espère, il attend l'heure de la délivrance et de la liberté. (Daumesnil, page 513).



Bonhomme Morlaix.

La Grand-Rue vécut un épisode dramatique lors de l'invasion anglaise de 1522. Le Jarlot longeant le côté est de la ville-close, les caves sont facilement inondables. Une jeune chambrière eut l'idée d'ouvrir une vanne du sous-sol, puis une trappe dans le sombre couloir du rez-de-chaussée de la maison portant le n° 18. Près de quatre-vingts envahisseurs qui se précipitaient, avides de butin s'y noyèrent (assure la tradition). Hélas ! la courageuse jeune fille poursuivie jusque dans les combles fut défenestrée... et périt.

Autre sinistre souvenir : c'est à l'entrée de la Grand-Rue, côté place des Halles que se dressait... la Potence, où finirent quelques coupables et quelques malchanceux.

C'est dans les magasins de la Grand-Rue que se tenait le marché de la toile, dont l'activité contribua largement à la prospérité de la ville du XIV<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle. La Confrérie de la Trinité, syndicat texier, se disait l'héritière d'une union de prière fondée en 1110 à Saint-Mathieu par le vicomte de Léon, des moines et des laïcs. En 1452, le duc Pierre II par lettres patentes mit fin à certains abus affectant la qualité et la mesure des pièces de toile, en réglementant la fabrication et la commercialisation des tissages de lin qui commençaient à conquérir le marché international. Il renforça l'autorité de la Confrérie de la Trinité en officialisant son droit de contrôle et de perception des redevances sur les toiles tissées dans la région. Dans un rayon de dix-huit lieues autour de la ville, tous les tisserands devaient obligatoirement présenter leur production au marché de Morlaix. Les exportations devaient impérativement partir du port de la ville. Les toiles «crées» (fil de lin reblanchi), prenaient la direction de la Flandre, de l'Angleterre, et surtout de l'Espagne. Ce monopole permit l'édification de fortunes considérables.

La Confrérie de la Trinité jouit de ses prérogatives jusqu'en 1676. Le pouvoir royal s'intéressa alors à cette activité lucrative ; il congédia les inspecteurs du syndicat texier et nomma à leur place des «inspecteurs des Manufactures». Un bureau de marque des toiles fut installé à la mairie. Le sceau : «Creas Nuevas Morlaix», garantissait la qualité des pièces contrôlées.

## La reine Anne à Morlaix

A la suite de la promesse d'un pèlerinage à Notre-Dame du Folgoët pour obtenir la guérison de son époux Louis XII, Anne de Bretagne entreprit un voyage à travers ses états en juin 1505. Accompagnée d'un somptueux cortège, la «bonne duchesse», qui chemine sur sa haquenée «Châtillonne» ou dans un «char branlant», reçoit partout de ses Bretons accueil chaleureux et témoignages d'affection. Le chroniqueur de l'époque, Alain Bouchart, note que : «estoit quasi chose miraculeuse de veoir par les champs, chemins et boys, si grant multitude d'hommes, femmes et petits enfants qui accouroient pour veoir leur dame et maistresse». Anne est à Nantes le 8 juillet. Passant par Vannes et Hennebont, elle arrive à Quimper le 15 août, au Folgoët le 19. Ensuite elle rejoint Brest où elle monte à bord de «La Cordelière», qu'elle avait fait construire à Morlaix de 1496 à 1498. La reine revient au Folgoët puis passe par Saint-Pol et arrive à Morlaix le 4 septembre.

«S'ils avoient bien faitz en autres lieux, dit Alain Bouchart, ceux de la ville de Morlaix s'efforcèrent de faire mieulx encore; car ils ne sont point de foible courage». «Si vous aviez veu les joyes, ébâtements et danses que unq chacun faisait pour l'honneur de la dicte dame, c'estoit merveille et semblaît être unq petit paradis». Dans le jardin du couvent des Dominicains (aujourd'hui place des Jacobins), une pyramide composée de personnages vivants figurait l'arbre généalogique de la duchesse de Bretagne depuis Conan Mériadec et les rois et ducs de Bretagne et «au plus haut une belle pucelle représentant ladicte dame, décorée de plusieurs beaux et triomphants habillements».

La ville lui offrit une petite nef d'or sertie de pierres précieuses symbolisant Morlaix et une hermine apprivoisée portant un collier de diamants. Le petit animal s'étant prestement blotti contre son sein, Anne eut un mouvement de recul : «Que craignez-vous Madame ? lui dit Pierre de Rohan qui l'accompagnait, ce sont vos armes!».

La reine-duchesse fut logée au couvent des Dominicains. Durant son séjour à Morlaix elle reçut un message de Louis XII qui lui demandait de le rejoindre à Angers. Elle renonça donc au pèlerinage prévu à Saint-Jean-du-Doigt. Mais, tenant à honorer la relique, dont elle espérait en outre qu'elle favoriserait la guérison d'une «défluxion» qui affectait son œil gauche, elle ordonna le transfert du doigt du saint, de Saint-Jean à Morlaix. Le capitaine de Morlaix et le chanoine de Tréguier furent chargés de cette mission. La relique fut placée sur un brancard, mais, nous disent les écrits de l'époque, à peine le cortège des porteurs et des accompagnateurs venait-il de quitter l'église et passer le cimetière, que le brancard fit «un grand esclat». On dut constater que le doigt n'était plus dans son coffret... On le retrouva dans l'église. Le récit de cet événement troubla beaucoup la reine. Elle voulut se rendre à pied jusqu'à Saint-Jean. Elle finit par accepter de faire le trajet en litière jusqu'à Lanfestour. Les présents qu'elle offrit au sanctuaire constituent «Le Trésor de Saint-Jean-du-Doigt».

## Saint-Mathieu

C'est au XI<sup>e</sup> siècle que fut fondé le prieuré de St-Mathieu dépendant de l'abbaye bénédictine située sur la pointe St-Mathieu en «Fineterre», en breton : «Sant Vazé fin ar bed». Cette première église était vraisemblablement romane. Elle se trouvait dans le faubourg, hors les murs de la ville-close. Le prieuré était tenu par les moines; le prieur était seigneur temporel : il avait fief, juridiction, four banal et percevait la dîme. Raoul, évêque de Tréguier, Hervé, vicomte de Léon et Daniel, abbé de St-Mathieu, y fondèrent en 1110 la Confrérie de la Trinité. L'église fut recons-



Maison de la reine Anne.



Anne de Bretagne (1477-1514).



Tour St-Mathieu.



Vierge ouvrante.

truite en style gothique de 1498 à 1505, puis rebâtie encore en 1824 dans un style gréco-romain sans grand caractère. La tour, dont la première pierre fut posée en 1548, présente l'originalité d'être l'un des premiers monuments de la Renaissance en Bretagne. Elle est ornée d'un curieux décor : niches et consoles sculptées sur les contre-forts; frise de médaillons où se succèdent tête humaine et bouton végétal; banderole de pierre courant sur trois côtés à la base de l'édifice et annonçant : «L'AN MIL CING CENTZ QUARANTE HOVICZ DIXIEME JOVR DE JVILLET FVT COMMENCEE CESTE TOVR EN L'HONNEVR DE DIEV DE NOSTRE DAME ET DE MON-SEIGNEVR SAINCT MAHE». Le fronton, sous l'horloge, arbore les armes de France; blason aux trois fleurs de lys, entouré du collier de Saint Michel. Un dôme surmonté d'une lanterne et quatre clochetons couronnaient la tour.

L'ouvrage tout juste achevé en 1594 reçut le baptême du feu. Le Maréchal d'Aumont qui commandait les troupes royales assiégeant les ligueurs enfermés dans le château, crut bon de faire monter des canons sur la galerie de la tour. Au cours du duel d'artillerie qui s'ensuivit, un boulet

tiré du château entra directement dans la gueule d'un canon des royaux qui explosa, causant de gros dégâts aux dôme et clochetons.

A l'intérieur de l'église on peut voir des statues anciennes; Saint Tugdual, Notre-Dame à l'enfant, Sainte Anne, Saint Roch, Saint Mathieu, Saint Crépin, Saint Jean, Sainte Marie. Un grand Christ, très belle figure à l'expression douloureuse, d'un réalisme saisissant, qui serait une œuvre espagnole du XVI<sup>e</sup> siècle. La très intéressante statue ouvrante de Notre-Dame du Mur, du XIV<sup>e</sup> siècle, sur l'autel du bas-côté gauche, représente lorsqu'elle est fermée la Vierge allaitant l'enfant Jésus. Ouverts, les deux volets font apparaître Dieu le Père tenant le Christ en croix sur ses genoux. Le Saint Esprit sortant de la bouche du Père, rejoint le sommet de la croix. Les deux faces internes des volets sont peintes. On peut voir, de haut en bas, à gauche : l'Annonciation, la Nativité, la Présentation au Temple; à droite : la Flagellation, la Résurrection, la Descente aux enfers. Cette œuvre serait originaire de Westphalie; les scènes peintes à l'intérieur des volets présentent tous les caractères de la peinture gothique pratiquée dans les ateliers de Cologne (or pâle appliqué sur de l'argent). Cette statue figurait en bonne place dans la collégiale du Mur.

Au-dessus de l'autel du bas-côté droit: un haut-relief polychrome du Golgotha. L'expression des corps tourmentés est d'une remarquable intensité.

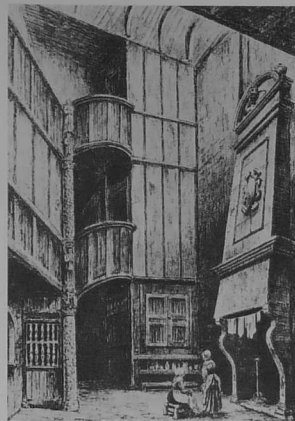
Un grand vitrail du XIX<sup>e</sup> fait chanter ses couleurs derrière le chœur.

Le grand orgue, au revers du portail à l'entrée de l'église, est un bel instrument à deux claviers de 18 jeux, du XVII<sup>e</sup> siècle, restauré au XVIII<sup>e</sup>. Buffets principal et positif, sont composés chacun de trois tourelles à chapiteaux reliés par des volutes somptueusement sculptées dans le style du «Grand Siècle». Les jeux de la «montre» (partie apparente de la tuyauterie), sont encadrés par des sirènes en cariatides, une frise néo-classique à triglyphes et métopes et des colonnettes finement sculptées.

## Les maisons «à lanterne»

Le XV<sup>e</sup> siècle vit éclore à Morlaix une architecture particulière dont il reste encore quelques exemples, connus sous le nom de «maisons à lanternes». Ces demeures qui sont l'expression d'une profonde originalité et d'un grand raffinement, comprennent trois parties distinctes depuis la façade jusqu'au pignon arrière: la première partie est composée généralement d'un rez-de-chaussée d'une boutique dont l'étal ouvre sur la rue, et des étages superposés en encorbellements; la deuxième partie paraît inspirée du «patio» espagnol (ce qui ne surprend pas quand on sait que les relations maritimes furent très actives pendant des siècles avec l'Espagne). La pièce centrale du rez-de-chaussée est éclairée par la lumière qui tombe de la verrière incorporée à la toiture. La troisième partie comprend, comme la première, des pièces superposées, mais donnant «côté jardin».

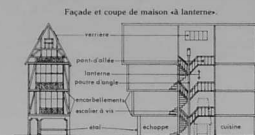
Dans la pièce centrale, à la fois cuisine et salle de séjour, une immense cheminée dispense sa chaleur à toute la maison. On accède aux étages par un escalier à vis soutenu par une longue poutre verticale d'un seul tenant depuis le sol jusqu'à la toiture. Cette «poutre d'angle» est le plus souvent richement sculptée. Des galeries, les «ponts d'allée», relient l'escalier aux appartements, côté rue et côté jardin.



Pièce centrale de maison «à lanterne».



Cheminée caractéristique des demeures morlaisiennes.



Façade et coupe de maison «à lanterne».



St. Samson.

La demeure la mieux conservée de ce type est la maison dite «de la Reine Anne». Bien que la reine-duchesse n'y ait probablement jamais pénétré, cette appellation peut néanmoins se justifier, la plupart des maisons bordant les rues de la ville étant construites sur ce modèle lors de la visite de la reine de France à Morlaix en 1505.

Sur la façade on peut voir Saint Jacques à l'angle gauche au premier étage, Saint Yves à l'angle droit. Les fenêtres, aux vitrages sertis de plomb, sont ornées de grotesques soutenant les poutres en saillie; de gauche à droite: l'homme sauvage, le fou avec sa marotte et son bonnet d'âne, la mère folle; au deuxième, de gauche à droite: Sainte Barbe et sa tour, trois cariatides sous le linteau de la vaste baie, Sainte Catherine et sa roue.

La porte d'entrée donne accès à un couloir séparant ses magasins à droite et à gauche, puis l'on débouche dans la pièce centrale éclairée par le lanterneau du toit. La cheminée monumentale est richement sculptée d'une double frise végétale. La colonne d'angle soutenant l'escalier est traitée avec un grand luxe de détails: Saint Nicolas, Saint Christophe y figurent, dais en gothique flamboyant, chapiteaux, rosaces, anges, se succèdent depuis la base jusqu'au sommet où triomphe Saint Michel terrassant le dragon. Des sujets profanes traités avec truculence ornent les galeries; buveur tête en bas retenant un tonneau des deux mains; autre buveur s'abreuvant à la bonde d'une futaille, sauvage chevelu forçant la gueule d'un lion.

## La Tour d'Argent

La Tour d'Argent veillait à l'entrée est de la ville, dominant le pont sur le Jarlot. A l'intérieur de la tour était installé un atelier où l'on battait monnaie pour le compte du duc de Bretagne.

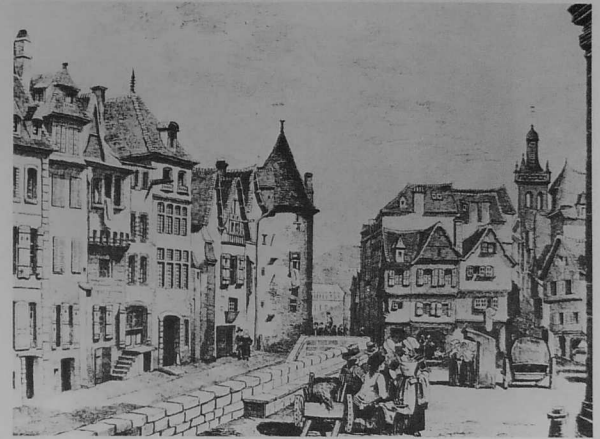
En 1488, après la bataille de St-Aubin-du-Cormier où l'armée bretonne fut décimée par les troupes royales françaises commandées par La Trémoille, François II, duc de Bretagne, prématurément vieilli et miné par le chagrin meurt. Sa fille Anne n'a pas encore 12 ans. La haute noblesse bretonne est passée dans le camp français. La jeune duchesse sollicite l'appui de l'Angleterre. Henry VIII lui envoie des troupes qui débarquent à Morlaix. Les Anglais y furent dit-on bien accueillis. C'est avec la monnaie frappée à la Tour d'Argent que furent rétribués les soldats britanniques.

En 1489 le duché de Bretagne est dans une grande détresse. Anne est couronnée à Rennes, mais elle doit s'endetter, engager ses domaines, ses bijoux et les bijoux de sa mère, Marguerite de Foix, pour entretenir les troupes bretonnes, anglaises, allemandes, espagnoles, qui tentent de tenir les dernières places-fortes résistant encore au roi de France. Il lui faudrait de puissants alliés. De nombreux prétendants sont sur les rangs pour épouser la jeune duchesse. Maximilien d'Autriche, futur empereur d'Allemagne, a dépêché ses représentants. Après accord des Etats de Bretagne réunis à Vannes, le mariage par procuration est célébré à Rennes en décembre 1490. Mais Charles VIII consolide son emprise sur tout le territoire breton. Maximilien, trop éloigné n'est d'aucun secours. Il ne reste bientôt plus que la ville de Rennes comme obstacle sérieux aux ambitions du roi de France. Les troupes royales, toujours commandées par La Trémoille, l'assiègent en octobre 1491. Anne, déterminée et soutenue par les Rennais, se prépare à une longue résistance. «Charles VIII possédait la duché de Bretagne presque toute, fors la ville de Rennes et la fille qui était dedans». (Commynes - Mémoires).

Le roi de France propose alors le mariage à la jeune duchesse. D'abord offusquée de la démarche, Anne, pressée par ses conseillers d'accepter l'union, ardemment désireuse de mettre un terme aux souffrances de son peuple et de sauver les intérêts fondamentaux de la Bretagne, finit par consentir. Dès lors les événements s'accélérent; le mariage avec Maximilien est annulé; les fiançailles ont lieu dans les trois jours; les noces sont célébrées au château de Langeais, en Touraine, le 9 décembre 1491. La fille de François II n'avait pas encore 15 ans, elle était reine de France.

## La place de Viarmes

C'est à cet emplacement que s'élevait l'hôtel-Dieu au XVII<sup>e</sup> siècle. L'hôpital était entouré de rues étroites, «répandant au sein des maisons les exhalaisons des maladies». (Daumesnil, page 224). Situation d'autant plus déplorable que les épidémies (peste, choléra), faisaient de grands ravages à cette époque. En 1687, Oriot du Runiou proposa de céder son manoir du Portzmeur, bien



Place de Viarmes aujourd'hui

Tour d'Argent et place de Viarmes au XVIII<sup>e</sup> siècle.



Monnaie d'argent frappée à Morlaix.



«Demi-Blancs».



«Doubles».



Place du Pavé au XVIII<sup>e</sup> siècle



Rue Carnot (1982)



Le sonneur de binioù

exposé sur la hauteur de St-Martin. La communauté refusa en raison des difficultés d'accès dues à la raideur de la rue de Bourret. Le problème fut tragiquement résolu; en janvier 1731, un immense incendie qui dura plusieurs jours détruisit l'hôpital et plusieurs maisons voisines. Le roi accorda trente mille livres et les Etats de Bretagne la même somme pour la construction du nouvel hôpital sur le coteau dominant le Queffleuth. Le bâtiment était achevé en 1737.

### Le Pavé - aujourd'hui rue Carnot -

La place du Pavé! C'était le vrai centre de Morlaix du XV<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle. Cependant ses dimensions n'étaient pas considérables. Située à l'intersection de la rue du Pont-Notre-Dame, de la Grand-Rue et de la rue du Mur, elle offrait un spectacle extraordinaire avec ses maisons «à pignons pointus, à poutres saillantes, à étages surplombants, à vitrages enchâssés dans du plomb» (Daumesnil). Cet ensemble exceptionnel a été malheureusement sacrifié au siècle dernier pour faciliter le passage de la route Paris-Brest. Seul témoin de la splendeur passée; une statue de bois représentant un joueur de binioù, figure naïve que l'on peut voir rue Carnot, à l'angle de la rue du Pont-Notre-Dame. Jusqu'au début de ce siècle la musique municipale venait à la Sainte-Cécile donner une aubade au vieux sonneur.

L'imprimerie de Plæsqueller était installée sur cette place au XVII<sup>e</sup> siècle. Un fameux corsaire, capitaine de frégate, Chapeau de Kerléau y avait sa résidence.

Morlaix, capitale du négoce, faisant commerce avec l'Espagne, l'Angleterre, le Portugal, la Hollande, accumula au fil des voyages et des années, des objets de valeur qui transformaient les maisons en autant de musées qui seraient aujourd'hui inestimables. On pouvait y voir les tapisseries les plus rares, tapisseries des Flandres, d'Aubusson, tapisseries en cuir estampé, lits à baldaquins, guéridons incrustés d'émaux cloisonnés, plats d'argent richement décorés, chandeliers en cuivre ciselé, ivoires, somptueux bahuts de Hollande. Il faut y ajouter la production des artisans locaux. En effet, si Morlaix était surtout connu pour ses toiles, on recherchait aussi ses cuirs; en 1665, Colbert cite le commerce des cuirs qui s'apprent et se débitent dans le pays de Morlaix, comme une des sources de richesse de la région. Les ébénistes produisaient des meubles sculptés «avec un esprit d'invention à nul autre pareil». Les orfèvres n'étant pas assujettis aux exigences contraignantes de la maîtrise — coût et longueur de l'apprentissage et du compagnonnage —, purent exercer leur art en toute liberté. Leurs œuvres; calices, patènes, ciboires, ostensoirs, reliquaires, chandeliers, lampes, croix processionnelles, figurent encore dans beaucoup d'églises de la région. La marque des poinçons permet d'identifier les artistes. Ils ont nom: Paul Le Goff, Yves Pleyber, François Lapous etc. L'art du vitrail fut aussi pratiqué à Morlaix, Jean-Louis Nicolas et son fils Louis, maîtres verriers, furent les derniers dépositaires de cette tradition dans notre ville. Leur atelier a produit de 1842 à 1912 de nombreuses créations que l'on peut voir encore à St-Martin, à St-Mathieu, aux Jacobins.

## La collégiale de Notre-Dame-du-Mur

La rue du Mur et la rue des Nobles furent l'embryon de la ville au pied du château. La rue des Nobles fut débaptisée pendant la Révolution. Seule subsiste la rue du Mur qui primitivement s'arrêtait à la hauteur de la venelle du Four-du-Mur et qui se prolonge maintenant jusqu'à la rue Haute. C'est au départ de la rue du Mur que l'on peut voir, à droite en montant, une partie de l'escalier de trente deux marches à moulures qui permettait d'accéder à la collégiale du Mur, joyau de la ville aujourd'hui disparu.

Le moine jacobin Albert Le Grand soutint que le véritable nom de ce sanctuaire était : Notre-Dame-le-Meur, traduction du breton : Itron-Varia-ar-Veur; soit en français : Notre-Dame-la-Grande ou Sainte-Marie-Majeure. Le nom de «Mur» aurait ensuite été adopté par erreur en raison de la proximité du mur de défense du château.

La première pierre de cette chapelle fut posée par Jean II, duc de Bretagne, le 15 août 1295 en présence de cinq évêques bretons. C'est un autre duc : Jean IV, qui vint à son tour, soixante-et-un ans après, poser la première pierre du portail de l'église. Ce portail, divisé en deux baies dont les archivoltes étaient ornées de crochets et de pinacles, soulevait l'admiration de tous. «Son architecture était si remarquable qu'il ne fut plus permis de parler des merveilles de la province armoricaine sans citer le portail de N.-D.-du-Mur et sans parler de sa flèche, élevée à une hauteur prodigieuse et taillée à jour comme celle du Kreisker à Saint-Pol-de-Léon» (Guibert - Histoire des villes de France). La tour fut construite au début du XV<sup>e</sup> siècle et la dédicace solennelle ne fut célébrée que 173 ans après sa fondation, confirmée et ratifiée par la reine Anne le 4 octobre 1504. Construite sur une promérence rocheuse, la base de l'édifice avait une forme irrégulière mais l'architecte sut harmoniser la disposition intérieure de la nef et des chapelles latérales. La flèche octogonale, percée de rosaces et de mouchetures d'hermine, s'élançait jusqu'à quatre-vingt-cinq mètres au-dessus du sol. Visible depuis l'horizon de la baie de Morlaix, elle servait d'amer aux marins qui la saluaient respectueusement et mettaient le cap sur le havre du Dourduff. La tour était remarquablement pourvue de cloches de toutes dimensions. La plus imposante était «la Campana» qui sonnait l'agonie des fidèles, le tocsin et... la distribution du courrier, que l'on allait chercher sur le parvis. Un carillon égrenait les notes de l'Ave Maris Stella. Sur la toiture de la nef une tourelle contenait la cloche de «Guillaouic», qui sonnait les messes basses. Le son argentin de Guillaouic charmait les oreilles des Morlaisiens et portait à plusieurs lieues à la ronde. On racontait qu'elle était faite d'argent et de pièces de six liards.

A la Révolution les habitants assistèrent, le cœur serré, à la descente de leurs cloches qui devaient aller à la fonte. Au moment où le navire chargé de cloches de toute la région s'appretait à quitter le port, ils tentèrent une ultime démarche pour sauver au moins Guillaouic. Hélas ! elle se trouvait au fond de la cale : pas question de défaire le chargement. Le capitaine promit de la rapporter à Morlaix après le débarquement à Rouen. Une cloche fut en effet rendue aux Morlaisiens... mais ça n'était pas Guillaouic !

Rue du Mur, maison de la reine Anne, à la fin du siècle dernier.



Rue des Nobles avant 1789.

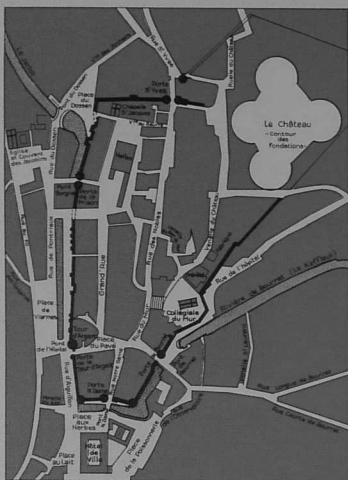


Aujourd'hui



Collégiale du Mur vue de l'emplacement du château au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Le glas de la collégiale avait sonné. Désaffectée au profit de St-Melaine, puis de St-Mathieu, elle devint le «Temple des Lois». L'argent manquant, la municipalité, à défaut de pouvoir entretenir l'édifice, décida de vendre l'église sauf la tour «où se trouvaient placés l'horloge principale de la ville et le beffroi». La nef fut traitée comme carrière de pierre par l'acquéreur — un entrepreneur nommé Mahé —. Privé du soutien des arcades et des murs de la nef, le clocher s'effondra le 28 mars 1806 dans un formidable fracas et un immense nuage de poussière qui obscurcit un moment le ciel. Cinq personnes trouvèrent la mort sous les décombres. La prestigieuse chapelle royale et ducal avait vécu 440 ans.

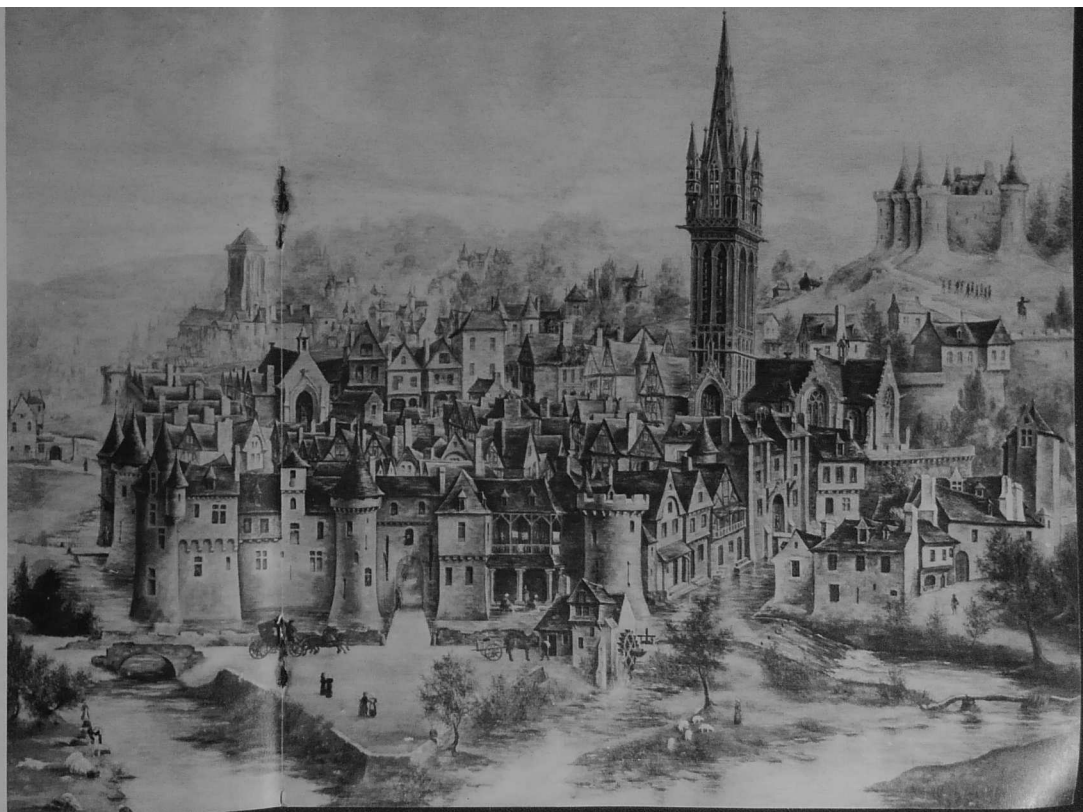


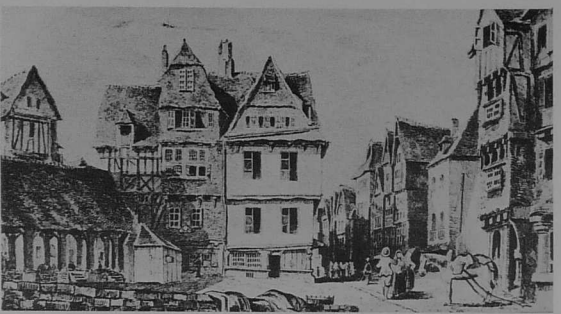
Plan de Morlaix au XVIII<sup>e</sup> siècle.



Morlaix au XVI<sup>e</sup> siècle  
(reconstitution d'après Victor Surel).

- A Collégiale du Mur.
- B Château.
- C Saint-Mathieu.
- D Chapelle Saint-Jacques.
- E Porte Saint-Yves.
- F Place des Halles.
- G Maison «de la reine Anne».
- H Porte de la Tour d'Argent.
- J Le Jarlot.
- K Pont Notre-Dame.
- L Moulin au Duc.
- M Le Quelleuth.
- N Déversoir du Quelleuth.
- O Porte de Bourret.
- P Hôtel de Saint-Prix.





Ancienne place des Halles.



Jean IV (1364-1399).

## Démêlés de Jean IV, duc de Bretagne, avec les Morlaisiens

En 1341, Jean III, duc de Bretagne, qui n'avait pas d'enfant, meurt sans avoir désigné de successeur. Le duché est disputé entre son frère Jean de Montfort et Jeanne de Penthièvre sa nièce, épouse de Charles de Blois, neveu de Philippe V, roi de France. L'Angleterre soutient Jean de Montfort, la France Charles de Blois. La Bretagne est déchirée entre les deux partis. Les Morlaisiens se rangèrent du côté français. Après 23 années de guerre civile, Charles de Blois trouve la mort à la bataille d'Auray en 1364. Le fils de Jean de Montfort et de Jeanne «la Flamme» devient Jean IV, duc de Bretagne. La paix retrouvée, il vient à Morlaix en 1366 poser la première pierre du portail de la collégiale du Mur, espérant améliorer ses relations avec les habitants de la ville. Mais les Morlaisiens restent très circonspects envers ce duc qui avait été élevé en Angleterre et dont la cour comprenait à leur gré trop de conseillers d'outre-Manche. Allié d'Edouard III, Jean IV disposait à Morlaix de trois cents soldats anglais qui devaient maintenir l'ordre dans la ville. La population supportait mal cette occupation. Elle eut à subir des sévices qui entraînèrent sa révolte.

Duguesclin qui se trouvait dans les parages à la tête de compagnies françaises fut appelé et discrètement introduit avec ses hommes dans la ville. La noblesse d'alentour vint prêter main forte

et l'on fondit sur l'occupant. Les quelques Anglais qui échappent au massacre se réfugient dans le château. Les archers français montent à la tour Notre-Dame du Mur d'où ils harcèlent sans relâche les assiégés. Ceux-ci n'en pouvant mais finissent par se rendre. Ils sortent du château un bâton blanc à la main et «un petit fardelet sous l'aisselle». Le duc venu à la rescousse eut maille à partir avec Duguesclin. Poursuivi par le Connétable, il dut se résigner à s'embarquer pour l'Angleterre, méditant sa vengeance.

En 1374, ayant rassemblé une armée de 3 000 hommes d'armes et de 2 000 archers, il débarque au Conquet, marche sur Saint-Pol et s'apprête à descendre sur Morlaix promise au pillage de ses troupes. Conscients du déséquilibre des forces, nos Morlaisiens jugent plus prudent de négocier. Ils congédient les quelques soldats français qui gardaient la ville, démontent les portes et envoient une délégation à Saint-Pol. Inflexible, Jean IV emprisonne les parlementaires. L'armée s'ébranle en direction de Morlaix. Terrorisés, les habitants se portent au devant du duc pour implorer sa grâce. La rencontre a lieu dans la vallée du Donant — aujourd'hui Pennélé —. La vue de cette population désarmée, à genoux, clamant : «Miséricorde, vive Bretagne», émeut enfin le duc. Cependant son pardon avait pour condition la désignation, par les Morlaisiens eux-mêmes, de cinquante des plus coupables d'entre eux.

Coroller, bourgeois de Morlaix, se présenta au duc, pieds nus, la corde au cou, offrant sa vie pour sauver tous les autres. Hélas!, il fut aussitôt pendu au lieu dit, encore aujourd'hui, la Roche Coroller. Cinquante otages furent conduits au château de Cuburien où le duc passa la nuit.

Le lendemain, quittant le château, propriété du vicomte de Rohan, parent de Charles de Blois, Jean IV y mit le feu. Les cinquante malheureux otages furent traînés, corde au cou de Cuburien à Morlaix. Cinquante gibets furent dressés dans l'après-midi sur les murs du château. Toute la population horrifiée fut contrainte d'assister au supplice.

C'est à une garnison forte de huit cents soldats anglais que Jean IV confia cette fois la garde de la ville.

Irréductibles, les Morlaisiens se débarrassèrent encore de leurs gardiens en 1376, en faisant appel aux troupes françaises. Apprenant la nouvelle en Angleterre, le duc s'emporta. Il fit serment de «raser la ville et d'en exterminer tous ses habitants».

Mais, avec l'aide et la popularité de Duguesclin, Charles V était pratiquement maître de la Bretagne, à cette époque. Jean IV en était réduit à combattre en Guyenne aux côtés du duc de Lancastre pour tenter d'affaiblir le pouvoir français.

En août 1378, Charles V fit prononcer par le Parlement de Paris la déchéance du duc de Bretagne et la confiscation du duché.

Mesure prématurée. Les Bretons la repoussent et se retrouvent unis pour réclamer le retour de leur duc. En août 1379, Jean IV débarque à St-Servan et reprend possession du duché. Le second traité de Guérande conclu avec Charles VI en 1381 lui rend entre autres la ville de Morlaix.

Il décide d'y fixer sa résidence.

## Les guerres de la Ligue et le siège du château de Morlaix

Le duc de Mercœur, gouverneur de Bretagne, devint chef de la Ligue après l'assassinat du duc de Guise en 1588. En s'opposant à Henri III il espérait régner en souverain sur la Bretagne. Il confia le gouvernement de Morlaix à l'un de ses partisans : François de Carné, seigneur de Rosampoul, plaçant ainsi la ville dans son camp. Or, depuis l'abjuration d'Henri IV en 1589 et son avènement, les Morlaisiens supportaient mal la présence des troupes espagnoles alliées de Mercœur, et l'arrogance des envoyés de la «Sainte-Union».

A l'approche du maréchal d'Aumont, lieutenant-général du roi, qui s'était avancé jusqu'à Lanmeur dans le courant de l'été 1594, l'occasion leur parut favorable pour rentrer dans la légalité et se débarrasser de leurs maîtres du moment. A l'insu du gouverneur de la ville, ils envoyèrent quatre députés à Lanmeur pour négocier la reddition de Morlaix. Apprenant cette démarche, Rosampoul fit poursuivre les envoyés par six cavaliers, mais en vain. Dans la ville les partisans du roi contrôlaient discrètement la porte des Vignes et la porte Notre-Dame. Le maréchal d'Aumont suivi de son armée se présenta au petit jour le vendredi 25 août à la porte des Vignes qui lui fut ouverte sans coup férir. Place des Jacobins, le procureur lui remit les clefs de la ville-close. Il se rendit en cortège, au milieu de sa cavalerie et aux cris de «Vive le roi !», jusqu'à la porte Notre-Dame, «armé de toutes pièces, l'écharpe et la plume blanche au vent, appuyé sur son bâton de maréchal arrêté sur l'étrier gauche». Le pont était levé. Un orfèvre se mit à l'eau, passa la rivière, baissa le pont et ouvrit les portes. A leur réveil les Morlaisiens eurent la surprise de voir leurs rues pleines de soldats français. Ils étaient heureux d'être tirés de leur situation critique à si bon compte. Les Ligueurs se réfugièrent dans le château. Rosampoul tenta d'y faire entrer des vivres et quelques tonneaux de vin mais une salve d'arquebuse en fit répandre tout le contenu sur le sol. Dès le lendemain d'Aumont disposa le siège autour du château. Des batteries furent placées sur le Mont Relais dominant la forteresse au sud, sur la tour St-Mathieu, sur le clocher de N.-D.-du-Mur. Cette dernière position parut si dangereuse aux Ligueurs qu'ils pointèrent quatre canons pour l'anéantir. La tour fut mise à mal. Le maréchal dut céder aux supplications des Morlaisiens et démonter son artillerie pour ne pas risquer la destruction de leur église. C'est sur la tour St-Mathieu que les mousquetaires concentrèrent leurs bouches à feu. Mal leur en prit, les Ligueurs les réduisirent au silence (voir page 11). Aux deux mille fantassins et trois cents cavaliers du maréchal d'Aumont, sept mille cinq cents Anglais débarqués à la fin du mois d'août vinrent prêter main forte. Rosampoul presse Mercœur d'intervenir d'urgence. Le chef de la Ligue lui fit savoir, depuis Carhaix, qu'il accourait à marches forcées et que l'Espagnol don Juan d'Avila le rejoindrait au Relecq avec ses troupes. Mercœur tenta d'obtenir du maréchal d'Aumont qu'il lève le siège. «Plutôt me faire tailler en pièce que d'abandonner une ville qui s'est mise sous ma protection !», tonna d'Aumont, et il établit une ligne fortifiée entre Jarlot et Queffleuth, chevauchant les collines, du Val-pinart à Roch-ar-Bleiz.

Dans le château on résistait héroïquement, mais la disette sévissait; après avoir abattu chevaux, chiens et chats, on dut se contenter des rats et des souris pour survivre. Ayant appris que l'épouse de Rosampoul, Renée de Catelan, était enceinte, le maréchal d'Aumont, chevaleresque, lui envoya des perdrix, de la volaille et trois ou quatre moutons. La jeune femme le remercia, mais lui renvoya le tout en lui faisant savoir «qu'elle ne voulait d'autre nourriture que celle des soldats». Tout au long du siège elle se montra si résolue et si pleine de sang-froid, «qu'elle plantait le cœur au ventre du plus lâche».

Cependant Mercœur franchissait les Monts d'Arrée entre Huelgoat et Le Cloître. En compagnie des Espagnols, ses troupes arrivaient sur le territoire de Plourin. Le duc exposa à Don Juan d'Avila qu'il comptait se porter au-devant de l'ennemi avec trois cents gentilshommes, la pique en avant et donnant tête baissée. Il invita les Espagnols à les suivre. «Ma troupe ne donne pas tête baissée, répliqua Don Juan, pero piano, piano». L'Espagnol ne consentait à attaquer qu'à condition de marcher en ligne de bataille et d'être autorisé à piller la ville. Cette dernière condition était inacceptable pour Mercœur, qui tenta de négocier en permettant seulement le pillage des demeures des «coupables» et en proposant à Don Juan de conduire l'avant-garde. Furieux, l'Espagnol prétendit qu'on voulait le mener à la boucherie et il se retira sous sa tente loin du duc. Mercœur ne pouvant espérer vaincre sans l'aide des troupes de Don Juan dut renoncer à porter secours aux assiégés. Ceux-ci, dont les rangs s'étaient considérablement clairsemés, à bout de force, minés par la faim et désormais sans espoir, capitulèrent après avoir résisté durant cinq longues semaines.

Quant au château... Une forteresse qui avait résisté au roi n'avait pas beaucoup d'avenir. Il fut démantelé. Les Morlaisiens, dit-on, n'en firent pas un drame; l'entretien de cette citadelle leur coûtait fort cher en impôts et corvées diverses.

## Saint-Melaine

A l'origine chapelle Ste-Marie sur le territoire de la paroisse de Ploujean, l'édifice et ses dépendances, y compris le four banal, furent donnés au XII<sup>e</sup> siècle par Guyomar III, vicomte de Léon, seigneur de Morlaix, aux moines de l'abbaye de St-Melaine de Rennes.

L'église actuelle date de 1489, comme l'atteste l'inscription du cartel soutenu par deux anges sur le porche sud. Une quarantaine de marches y donnent accès depuis la place des Otages. Les voussures du portail en ogive de la façade sont formées de moulures surmontées d'ornements feuillagés et de pinacles. Au-dessus du portail, belle fenêtre à meneaux en gothique flamboyant. La tour est aussi couronnée d'une galerie flamboyante.

L'ouverture ogivale du portail du midi laisse voir les portes géminées de chaque côté d'un élégant bénitier gothique surmonté d'arcades ajourées.

A l'intérieur, fonts baptismaux à baldaquin octogonal soutenu par quatre colonnes corinthiennes ornées de feuillages en guirlandes. Au chevet, vitrail de la Crucifixion. Statues anciennes de St Melaine, St Jean-Baptiste, Ste Marguerite, etc. Deux toiles de Valentin, peintre guingampais + 1803; «l'Enfant Jésus» et «le Purgatoire».



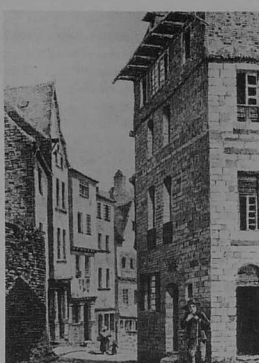
St-Melaine



Square du Château



Porte de Bourret vue de l'intérieur de la ville close.



Le «Temps perdu», rue Longue de Bourret.



Eglise St-Martin en 1751.



Le même lieu aujourd'hui.

### De la porte de Bourret à St-Martin, par la rue de Bourret (aujourd'hui rue Longue)



Aujourd'hui.

Les portes de la ville close étaient habitées. L'une des premières imprimeries de Basse-Bretagne était installée porte de Bourret; deux mystères bretons : «La vie de Sainte Ursule» et «La vie de Saint Guénoles» sortirent de ses presses dès 1537.

Le général Victor Moreau, fils d'un avocat morlaisien, est né porte de Bourret en 1763. Sous son commandement l'armée du Rhin fut victorieuse à Hohenlinden. Sa rivalité avec Bonaparte lui valut l'exil en Amérique. Il combattit contre Napoléon dans les rangs de l'armée du Tsar, où il trouva la mort en 1813.

La rue Longue de Bourret était, jusqu'au percement de la rue de la Villeneuve en 1744, la seule voie donnant accès à Brest par la rue du Pouffanc et la Barrière de Brest. Au XVI<sup>e</sup> siècle de riches marchands de toile y bâtirent leurs maisons et y établirent leurs comptoirs. La maison du «Temps perdu», au haut des escaliers du même nom, est une belle construction en pierres de taille, qui abrita un moment la mairie. Certaines façades de la rue Longue s'ornent encore de colonnes doriques et ioniques à fûts lisses ou cannelés. Des mascarons garnissent portes et fenêtres. Au «Grand Siècle» la circulation était intense dans cette voie royale, et nombreux les «embarras» et les accidents.

Le bourg de Bourret, aujourd'hui quartier St-Martin, fut offert en 1128 aux moines de l'abbaye de Marmoutiers par Hervé II, comte de Léon.

L'église, détruite par la foudre en 1771, fut reconstruite de 1775 à 1778. La tour actuelle, au clocher en dôme, date de 1850.

A l'intérieur: vaste nef largement éclairée par les verrières latérales. De chaque côté de l'autel en marbre rouge, deux anges sculptés en marbre de Carrare, destinés à la cathédrale de Séville, mais que les hasards de la guerre de course firent enlever à une felouque génoise par le corsaire morlaisien Homon de Kerdaniel.

### Le viaduc

Avant l'inauguration de la ligne de chemin de fer Paris-Brest en 1865, il fallait 62 heures aux voyageurs pour se rendre en malle-poste de la pointe de Bretagne jusqu'à la capitale. C'est la voie maritime qui était la plus rapide: 32 heures par le service de cabotage à vapeur, du port de Morlaix au port du Havre. La difficulté des communications terrestres était un sérieux obstacle au développement économique de la région.

La ligne Paris-Rennes avait été inaugurée en 1857. Pour relier Brest, la Compagnie des Chemins de Fer de l'Ouest projetait un tracé qui, passant par le centre de la Bretagne, évitait les profondes vallées de la côte nord et la construction d'ouvrages d'art nécessaires pour les franchir. Mais Morlaix, Guingamp et St-Brieuc protestèrent énergiquement. La Chambre de Commerce de Morlaix fit valoir que la voie ferrée passerait par la partie la moins active de la région au détriment du littoral plus fertile et d'une densité de population susceptible d'alimenter le trafic. Les ingénieurs de la Compagnie de l'Ouest persistèrent néanmoins dans leurs intentions. La Chambre de Commerce et la Municipalité de Morlaix portèrent l'affaire auprès de Napoléon III... qui trancha en leur faveur. Il restait à préciser le trajet dans la ville. La Compagnie de l'Ouest proposa la construction d'un grand viaduc au-dessus du port, et d'une gare sur le plateau de St-Martin. La Municipalité n'était pas d'accord pour cette implantation de la gare qui lui paraissait trop éloignée du mouvement industriel et commercial. Elle proposait la place du Marchallac'h pour la gare, et la traversée de la ville par la rue du Mur et la rue Longue... Il fut aussi objecté que la hauteur du viaduc serait un obstacle à la bonne aération de Morlaix. Ce contre-projet fut rejeté par la Compagnie des chemins de fer.



Construction du viaduc (1862).

Le viaduc a donc été construit, de juillet 1861 à novembre 1863, selon les plans de l'ingénieur Fenoux. Ce monument dépasse en audace les plus prestigieuses constructions romaines (par ex. : le Pont du Gard). Entièrement bâti en granit, il domine de ses 58 m. de hauteur les places du centre-ville. Ses 14 arches en plein cintre et les 9 arceaux qui soutiennent le premier étage enjambent magistralement la vallée, reliant de ses 292 m. de longueur les hauteurs du Créou à l'est, à celles de St-Martin à l'ouest.

11 000 mètres cubes de pierres de taille et 54 000 mètres cubes de moellons proviennent des îles de la baie de Morlaix et de la carrière de l'île Grande. Soixante bateaux, dont un à vapeur, remontaient la rivière de Morlaix pour déposer les blocs de granit à pied d'œuvre. A cette époque

le port n'étant pas encore recouvert par les places Cornic et Charles-de-Gaulle, le bassin à flot (réalisé en 1855) atteignait la base des piles du viaduc. 900 ouvriers ont travaillé à son édification qui a coûté deux millions cinq cent deux mille francs et quarante centimes...

L'impératrice Eugénie, épouse de Napoléon III, est passée sur le viaduc de Morlaix en 1867 pour se rendre à Brest. Le président Wilson (U.S.A.) l'a franchi en décembre 1918, après la fin des hostilités avec l'Allemagne.

Le 29 janvier 1943, dans la Bretagne occupée par l'armée allemande, l'aviation anglaise tente de couper la voie ferrée Paris-Brest en bombardant de jour le viaduc de Morlaix. Le raid fit hélas de nombreuses victimes parmi la population. Une bombe atteignit la classe maternelle de l'école N.-D. de Lourdes, située à quelques dizaines de mètres du monument. 39 enfants et leur maîtresse y trouvèrent la mort. La chapelle N.-D. des Anges a été édiflée sur le lieu du drame. Le vitrail du transept nord de l'église St-Martin évoque cette douloureuse tragédie.

Trois impacts furent relevés sur l'ouvrage après l'attaque aérienne : les pierres plus claires d'une arche supérieure, visibles côté sud au-dessus de l'église St-Melaine, délimitent la plus grande brèche ouverte par le bombardement.

Le premier étage du viaduc était destiné à l'origine au passage des piétons. Jusqu'à présent il n'a encore jamais servi à cet usage.

Il est possible d'approcher le monument à l'ouest par la venelle de la Roche, à l'est par la venelle aux Prêtres et la venelle du Calvaire.



Venelle des Halles. Eglise des Jacobins.



Marie Stuart (1542-1587).



Rue des Vignes. «Les Tourrelous», vestiges de l'ancienne porte des Vignes.

## Le passage de Marie Stuart

Août 1548; Marie Stuart a six ans. Fille de Jacques V, roi d'Ecosse, fidèle allié de la France, elle vient d'être fiancée au fils aîné d'Henri II et de Catherine de Médicis, le futur François II, qui n'a encore que quatre ans... La jeune princesse doit quitter l'Ecosse pour se rendre à la cour de France et se préparer à régner.

Elle embarque le 7 août à Dumbarton sur un galion d'une escadre commandée par l'amiral français Villegagnon. Le 13 août les navires arrivent à bon port à Roscoff. Mettant pied à terre, Marie Stuart fonde la chapelle de Saint-Ninien sur le lieu même de son débarquement. Le 20 août elle arrive à Morlaix où elle est accueillie par René de Rohan et une foule de Morlaisiens enthousiastes. Le «Te Deum» fut chanté à N.-D. du Mur en présence de la princesse. Puis, en cortège on prit la direction du couvent des Jacobins. La litière de la future reine de France venait de franchir le pont-levis de la porte de la Prison lorsque, sous le poids des cavaliers écossais de la suite, le pont céda, précipitant hommes et chevaux dans le Jarlot... Les eaux étaient basses, ils en furent quittes pour un bain forcé. Mais l'inquiétude s'empara des Ecossais encore dans la ville close. Le mot «trahison» se fit entendre. C'est alors que le seigneur de Rohan, qui accompagnait à pied la litière de la princesse, prononça bien haut ces paroles restées célèbres : «Jamais Breton ne fit trahison». Puis, pour prouver sa parfaite bonne foi à ses hôtes, il fit démonter les portes de la ville.



Façade de l'église des Jacobins.



Tristan Corbière par Bourdelle.



Panneau de coffre.



Porte-cuillers.



Vénus en or



Diane et Callisto.  
Jean Rottemhammer (1564-1622). Ecole Hollandaise.



L'Amour professeur  
Ecole Française du XVIII<sup>e</sup> siècle.

## Le Musée

- ancienne église des Jacobins -

Pierre de Dreux, prince capétien ami de Philippe Auguste, épouse en 1213 la duchesse Alix. Il devient duc de Bretagne sous le nom de Pierre I<sup>er</sup> Mauclerc. Albert Le Grand nous dit que Dominique Guzman, fondateur de l'ordre des Frères prêcheurs vint à Morlaix cette même année 1213 pour rencontrer le duc qui y résidait. Il tenta de convaincre Pierre Mauclerc de participer à la Croisade contre les Albigeois, mais ne réussit pas dans cette mission, dit Albert Le Grand. Son passage dans notre ville fit naître le désir d'y fonder un couvent de Dominicains. Le duc offrit son manoir et son verger du faubourg du Viniec en bordure du Jarlot pour la construction des bâtiments conventuels et de l'église. Les plans seraient dus à un certain Raoul, architecte à Lanmeur. Le couvent fut construit de 1238 à 1250. A l'origine l'église ne comprenait qu'une seule nef. Au XIV<sup>e</sup> siècle le mur nord fut percé de 9 baies donnant accès à un collatéral. La rosace du chevet de la nef, admirable chef-d'œuvre de l'art gothique du XV<sup>e</sup> siècle, s'épanouit en trèfles et en roses à six lobes. Elle capte, sur le pignon est, la lumière qu'elle irradie en mille faisceaux colorés.

Les Dominicains résidèrent environ 240 ans à Morlaix. Puis, la vie communautaire s'étant dégradée, il fallut procéder à une réforme. C'est à des moines Jacobins de la congrégation de Hollande que furent confiées les destinées du couvent. La ville consentait un soutien financier

important qui était prélevé sur les octrois. On cite en 1539 le versement d'une somme de 250 livres, alors que le revenu global de la ville n'atteignait pas 500 livres. On a vu (pages 10 et 29), qu'Anne de Bretagne et Marie Stuart furent hébergées au couvent des Jacobins. Le moine Albert Le Grand, déjà cité, auteur de la « Vie des Saints de Bretagne » y étudia au début du XVII<sup>e</sup> siècle. Les Etats de Bretagne s'y réunirent en 1557, 1674 et 1772. Cette dernière réunion eut lieu à Morlaix en raison des craintes de Louis XV de la voir se tenir à Rennes dont il connaissait les sympathies pour l'opposition parlementaire. Les cérémonies et fêtes qui célébraient ces assises firent apparaître des inégalités entre la petite noblesse du pays, les « épées de fer », et la bourgeoisie morlaisienne. Les bourgeois ne pouvaient admettre que leurs épouses soient exclues des réceptions dont la communauté faisait les frais. « La ville toutefois se montra magnifique de courtoisie, elle fournit de beaux logements au duc de Fitzjames — Commissaire du roi, Commandant de la Province — et à la duchesse, à l'Intendant et à l'Intendante, ainsi qu'à leur suite, et elle les combla de soins et de prévenances. Elle offrit « le vin de ville » à ces seigneurs et gratifia les dames de dragées, de confitures sèches, de gants, de bougies, dans de superbes corbeilles galantises de rubans. De plus on mit à toutes les rues des plaques qui en indiquaient le nom et on augmenta les réverbères. Les Etats se montrèrent généreux et accordèrent à la ville 72 000 livres pour le redressement de la rivière au moyen de la chaussée qui passe vis-à-vis de Keranroux ». (Daumesnil et Allier, page 397).

Le couvent supprimé en 1792, divers aménagements eurent lieu : maçonnerie des baies et installation d'un plancher à la hauteur des chapiteaux.

En 1879, le niveau supérieur abrite les collections de la Société d'Etudes puis, grâce au legs du comte Ange de Guernisac, le musée est ouvert en 1887.

La collection de peinture comprend des œuvres des écoles française et italienne. Des artistes morlaisiens — Le Guennec, Penher, Pascal, Puyo —, et des œuvres à thème breton complètent cette collection.

La collection archéologique montre différents objets recueillis à Morlaix et dans la région depuis l'Age de la pierre taillée avec en particulier une belle urne cinéraire gauloise à décor à palmettes. Des monnaies gauloises osismiennes et des monnaies gallo-romaines découvertes dans les fondations du château de Morlaix.

Le mobilier du Léon du XVII<sup>e</sup> siècle est un des plus beaux mobiliers régionaux de France. Il est représenté par des coffres de mariage et à grains, des presses-à-lin, des lits-clos, des vaisseliers et armoires de sacristies.

Des objets domestiques, agricoles et d'artisanat retracent les caractères de la vie quotidienne dans la région au XVIII<sup>e</sup> et au XIX<sup>e</sup> siècle : couteaux et marques à pain, porte-cuillers et cuillers en bois, fer à repasser les coiffes... ; le travail du beurre : barattes, jattes, marques... ; les techniques de la laine, du chanvre et du lin : rouets, broies, dévidoirs, peignes, cardes... ; les techniques des potiers ou cordiers, le travail de la terre : fléaux, pelle à grain, moulins.

La statuaire religieuse du Léon et du Petit Trégor s'échelonne du XIII<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle. Une pierre tombale et une Vierge couchée allaitant l'Enfant Jésus avec, à ses pieds, Saint Joseph, sont caractéristiques de la statuaire du XII<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle.

Saint Jacques-le-Majeur et une Vierge allaitant, en pierre de Kersanton, œuvres magistrales, datent du milieu du XV<sup>e</sup> et révèlent les influences de la cour du Berry.

Des gravures et des dessins représentent des intérieurs de «maisons à lanternes» (voir page 12). Six poutres d'angles d'escaliers intérieurs de ces maisons sont exposées.

Un ensemble de documents et d'objets concernant Morlaix et son histoire, ses hommes célèbres : Emile Souvestre, Edouard et Tristan Corbière, le corsaire Charles Cornic, le général Moreau.

## Les fontaines

Située quai de Tréguier sur le cours Beaumont, à l'entrée d'un square qui somnole à l'ombre de ses marronniers, la Fontaine des Anglais, «Feunteun ar Saozon» en breton, doit son nom à un épisode dramatique de l'histoire de la ville (voir page 6). Cette fontaine édifiée en 1715 est ornée d'une nef en bas-relief, symbole de la ville. Elle capte les eaux de la Fontaine du Styvel, appelée «Fontaine Rouge», depuis l'hécatombe de 1522, et qui se trouvait plus haut sur le coteau.

La source miraculeuse de Notre-Dame de la Fontaine, située rue Sainte-Marthe, aurait été découverte par l'un des premiers apôtres bretons, lors de l'immigration en Armorique. De la chapelle gothique construite près de cette fontaine, subsistent aujourd'hui le pignon et la rosace qui datent de la fin du XV<sup>e</sup> siècle. Des trèfles composent harmonieusement la rosace; le tympan est orné d'arcades trilobées.

## Le port

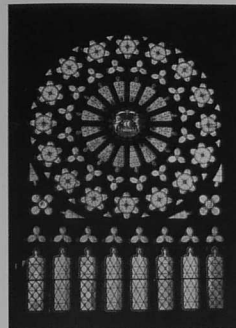
C'est à sa vocation maritime que Morlaix dut sa richesse et son prestige du XIII<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle.

La petite bourgade installée au pied du château vers l'an 1000, vit au rythme des marées. On pêche surtout le congre dans la baie de Morlaix. Bientôt les pêcheries et sècheries du duc de Bretagne prirent les proportions d'une véritable industrie.

La qualité des équipages et des navires bretons permit aux Morlaisiens d'accéder au trafic maritime international à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. D'abord comme transporteurs, puis comme armateurs et marchands.

Le port est entretenu et géré par la confrérie du Sacre. Des «droits d'entrée et d'issue» sont perçus au profit du duc de Bretagne.

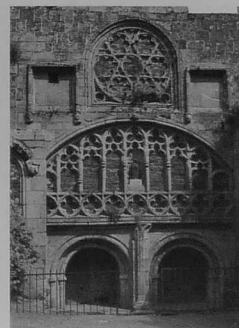
Les fines toiles de lin blanc tissées dans un rayon de onze à dix-huit lieues autour de la ville, devaient obligatoirement être vendues à la bourse de commerce de Morlaix et exportées à partir de son port. Outre les toiles marquées du sceau «Creas Nuevas Morlaix» qui connaissent un



Vitrail du chevet de l'église des Jacobins.



1 - Fontaine des Ursulines (XIX<sup>e</sup>)  
2 - Fontaine des Anglais (XVIII<sup>e</sup>)



Fontaine des Carmélites (XV<sup>e</sup>)

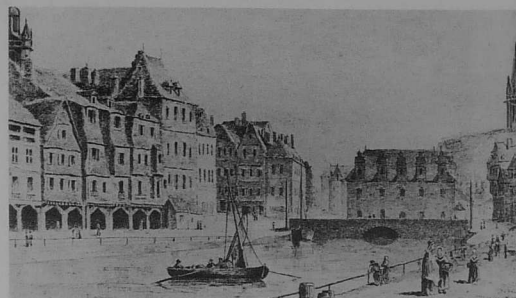
grand succès en Espagne et au Portugal, on exporte : cuirs tannés, papiers, grains, beurre, suifs, saindoux, vers Bilbao d'où les vaisseaux ramenaient : vins, eaux-de-vie, raisins, figues, amandes, oranges, citrons et aussi du fer. Les productions locales étaient également acheminées vers la Hollande, Hambourg et les pays du Nord, en échange de planches, mâtines, aciers, fers, goudrons.

Morlaix était une étape sur la route du vin de Bordeaux et d'Aunis en direction du nord de l'Europe, et sur la route du sel en provenance de Guérande et Bourgneuf. De Jersey, de Guernesey et d'Angleterre, nos navires importaient des laines, de l'étain, du tabac, des pièces d'or.

Le plomb de Poullaouen et d'Huelgoat était dirigé sur St-Malo d'où les bateaux rapportaient du cidre, du café, des savons, des morues. En provenance de Nantes étaient débarqués : sucre, cafés, épicerie, eaux-de-vie, huiles de noix.

Les Coëtanlem, qui demeuraient au manoir de Penanru, édifièrent aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles une fortune fabuleuse.

Les échanges étaient très actifs avec l'Angleterre. 600 commissionnaires anglais résidaient à Morlaix au début du règne de Louis XIV. La politique du Roi-soleil eut de graves conséquences sur le commerce morlaisien. Comme réplique aux mesures protectionnistes de Colbert, le Parlement de Londres promulgue en 1660 l'acte de navigation réservant aux navires anglais le monopole des importations. Les guerres de Hollande en 1672 et de la ligue d'Augsbourg en 1689 précipitent le déclin de notre activité commerciale.



Place des Otages.

Le port au XVIII<sup>e</sup> siècle.

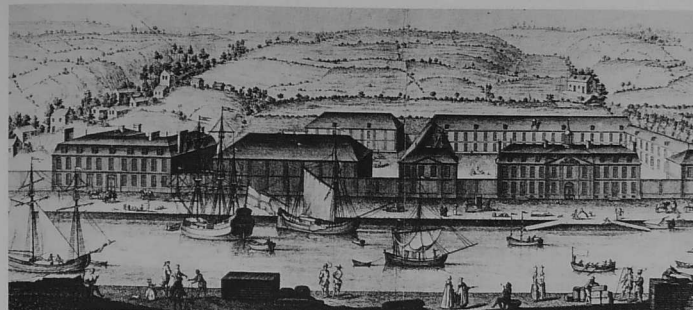
Les armateurs se livrent alors à la guerre de course. Les prises des corsaires arrivent par centaines dans les ports bretons. Nouvelle source de richesse pour la bourgeoisie locale; navires et cargaisons pris à l'ennemi sont vendus au port de Morlaix: le lougre «Conwey», le brick «Elizabeth», la «Pallas» de la Compagnie des Indes, le «Jean et Suzanne» de Londres, le «Cutter Entreprise», l'«Atlas», le «Nelson», pour n'en citer que quelques-uns.

Notons que la vente au port de Morlaix de cinq prises de son navire corsaire la «Villegénie», permit au père de Chateaubriand d'acquérir le château de Combourg.

Le corsaire Charles Cornic, incomparable marin, de grand caractère et de belle générosité, s'illustra dans la guerre de course et la protection des navires marchands.

Le port devant St-Melaine.

Place des Otages et place Cornic.



La Manufacture des Tabacs au XVIII<sup>e</sup> siècle.

## La Manufacture des Tabacs

Les feuilles de tabac étaient travaillées au manoir de Penanru depuis 1674. Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle le père de Duplex, Gouverneur général de la Compagnie des Indes, dirigeait ces ateliers artisanaux.

L'Etat s'était assuré le monopole de la fabrication du tabac en 1667.

Les fermiers généraux souhaitant des ateliers plus accessibles que Penanru sur les pentes de Coat-Serho, François Blondel architecte du roi dessina les plans d'une manufacture située au Clos Marant, en bordure du quai de Léon. Les bâtiments furent édifiés de 1736 à 1740, à une époque où les tabacs étaient propriété de la Compagnie des Indes (de 1723 à 1747).

La Révolution supprima le monopole en 1791. Chacun était libre de cultiver, fabriquer et vendre le tabac. Les ouvriers de la manufacture, en chômage, demandèrent à l'Assemblée Nationale l'ouverture d'une nouvelle manufacture. Refus de l'Assemblée.

La misère ne prit fin que lorsque des particuliers s'installèrent à leur compte en employant la main d'œuvre qualifiée formée dans les ateliers de l'ancienne manufacture. L'excellence de la production valut aux tabacs de Morlaix une renommée qui dépassait nos frontières. La République frappa d'impôts cette production.

En 1810, lors d'un bal aux Tuileries, une femme parée de diamants attira l'attention de Napoléon. Renseignements pris par l'empereur; il s'agissait de l'épouse d'un fabricant de tabac... Le monopole fut rétabli et la Régie des Tabacs créée cette même année.

## La «Cordelière»

Construite au «hasvre et cay de Mourlay» — chantiers du Dourduff — de 1496 à 1498, la «Grand'Nef de Morlaix» était le vaisseau amiral de la marine franco-bretonne. Son armement et son avitaillement furent confiés à l'armateur morlaisien Nicolas de Coëtanlem.

Afin de consolider l'emprise de Louis XII sur le Milanais, la «Cordelière» fit voile vers la Méditerranée pour soutenir le pape Alexandre VI dans sa croisade contre les Turcs.

La flotte française rejoint à Gênes l'escadre de Philippe de Clèves. Au total 90 vaisseaux et 20 000 hommes d'équipage attaquent les Ottomans dans l'île de Lesbos. Mais ceux-ci résistent farouchement et malgré la vaillance des Chrétiens l'on dut se résoudre à regagner Gênes puis les ports du Ponant.

Le fameux boulingueur Hervé de Portzmoguer, dit Primauguet, se vit remettre le commandement de la «Cordelière» par la reine Anne lors de sa visite à Morlaix en 1505.

Le 10 août 1512, une escadre anglaise forte d'au-moins 39 navires, 80, selon certains auteurs, cingle sur Brest. De Portzmoguer à bord de son vaisseau-amiral quitte la rade à la tête d'une vingtaine de navires et fonce sur l'ennemi qu'il rencontre dans les parages de la pointe Saint-Mathieu.

La «Cordelière» met en fuite et coule un certain nombre de vaisseaux anglais. Deux grosses unités anglaises le «Régent» et le «Souverain» encadrent le navire amiral. La «Cordelière», prise entre deux feux, riposte vigoureusement et abat l'un des mâts du «Souverain» qui s'éloigne. Deux petits navires anglais viennent au secours du «Régent» et provoquent par leur tir plusieurs voies d'eau dans la coque de la «Cordelière». Néanmoins celle-ci réussit à aborder le «Régent» qui fuyait. Le capitaine du «Régent» Thomas Kernevet, criblé de coups, ne parvient pas à décrocher la «Cordelière». Il est à son tour atteint par le feu. Cependant que sur les ponts et gaillards des navires les hommes se livrent à des corps à corps sans merci parmi les flammes, une pluie de soufre et de poix enflammés s'abat sur le «Régent».



Reconstitution du combat de la «Cordelière» et du «Régent». Peinture de Pierre Gilbert (1838). Musée de Brest.

Portzmoguer exhorte ses marins du haut de la grande hune : «Rappelez-vous, criait-il, que c'est aujourd'hui la fête de Saint-Laurent qui périt par le feu» (1). Dans un sinistre fracas le grand mât du «Régent» s'effondre. Les deux vaisseaux embrasés s'engloutissent ensemble dans l'abîme.

Laissons la plume épique de Théodore Botrel chanter la fin de la «Cordelière».

Ah mes amis n'oublions pas  
De parler des douze cents gars  
Sombés avec la Cordelière  
En entraînant trois mille Anglais  
C'est la devise de Morlaix  
Si les Anglais te mordent, mords-les.

(1) L. Gallouédec, La Bretagne.

## Le château du Taureau

Après le sac de Morlaix par les Anglais en 1522, les Morlaisiens installèrent à Pen-al-lann en Carantec et à Barnénez en Plouézoc'h, batteries et corps de garde.

Lassés des longues heures passées à «guetter l'Anglais», les habitants de la ville demandèrent au duc d'Estampes, gouverneur de Bretagne, d'intervenir auprès du roi de France afin d'obtenir son accord pour la construction d'une forteresse sur le rocher du Taureau. «Le roi ayant affaires ailleurs», c'est à leurs frais que les Morlaisiens bâtirent leur château sur la mer.

Le 6 juillet 1544, Jean de Kermellec, de Morlaix, fut élu capitaine du fort. Une vingtaine d'années plus tard, Troilus Mesgouez, marquis de la Roche, premier gouverneur de Morlaix, s'appropriait le château. Les habitants frustrés de leurs prérogatives portèrent l'affaire au conseil du roi en 1565. Un arrêt rétablit leurs droits en 1572. En 1594, un ancien maire de la ville, du Plessix, seigneur de Kerangoff, obtint du maréchal d'Aumont le commandement à vie de la forteresse. Nouvelle plainte des Morlaisiens qui refusèrent de rétribuer la garnison du fort. Du Plessix se servait en arraisonnant les navires qui passaient à sa portée, confisquait les cargaisons, emprisonnait à leurs frais, en les rançonnant, équipages et passagers. Cette situation dura onze années au terme desquelles cet extravagant personnage accepta de quitter la place moyennant une somme de 21 000 livres.

Le roi met fin aux querelles en prenant possession du château en 1660.

La forteresse devint alors prison d'Etat. Y furent notamment détenus : Caradec de la Chaloisais, procureur général de Bretagne, enfermé à l'instigation des Jésuites, le marististe Royou Guermeur, incarcéré en 1792, puis le communard Bianqui en 1870.



Pont-levis du château du Taureau (début du XX<sup>e</sup> siècle).

## Charles Cornic corsaire morlaisien

Charles Cornic, né à Morlaix en 1731, n'avait pas huit ans lorsqu'il fut embarqué comme mousse sur les navires de son père. De nombreuses campagnes en Irlande, en Angleterre, au Portugal, en Espagne, à Saint-Domingue, à Terre-Neuve, lui valurent, très jeune, une grande popularité par ses victoires sur la marine anglaise. N'étant pas gentilhomme, il ne pouvait prétendre au «Grand-Corps» de la marine royale dont les officiers arboraient un uniforme rouge. Il demeura donc dans le corps des roturiers de mérite : celui des «officiers bleus».

En 1758 le commandement de la frégate «Félicité» lui fut confié, avec mission de protéger des corsaires anglais les convois de navires marchands.

Au cours d'une reconnaissance en mer d'Iroise, Cornic rencontre trois bateaux anglais : «Le Rumbler», «La Tamise» et «L'Alcide», totalisant 120 canons. Les Anglais prennent en chasse la frégate de Cornic (30 canons). Des vents contraires empêchent «La Félicité» de se réfugier à Ouessant. Cornic fait front et attaque les vaisseaux anglais. Son navire essuie le feu de «L'Alcide». Les batteries de «La Félicité» foudroient «Le Rumbler» qui sombre. Le Morlaisien lutte bord à bord avec «La Tamise» qui est mise à mal. «L'Alcide» arrive à la rescousse. La frégate du Breton, mitraillée à bout portant, est en grand péril. Les hommes de Cornic sont près de l'effondrement, mais l'enragé corsaire ranime leur ardeur et tous reprennent le combat avec furie. «La Tamise» bat en retraite. «L'Alcide» continue seul la lutte, mais l'astucieux Morlaisien l'entraîne aux abords des écueils de l'île Molène. L'Anglais juge plus prudent de rompre le combat.

Cornic rentre à Brest aux acclamations de la ville. Lorsqu'on vit arriver «La Félicité», «délabrée, mutilée, trouée jusqu'au dessous de la flottaison, la mâture arrachée, la foule salua avec transport la glorieuse frégate et son jeune capitaine, ce héros de 26 ans qui consolait la patrie de la décadence de la marine» (1).

En 1761 le corsaire morlaisien se voit confier le commandement du «Protée», vaisseau du roi. Il capture dans les parages des Sorlingues cinq bateaux anglais dont «L'Ajax», de la Compagnie des Indes. Dans la chambre du capitaine de ce navire, il découvre une caisse contenant pour plusieurs millions de diamants, trésor qui lui revenait de droit. Il y renonça et en fit don à la France. La prise de «L'Ajax» libéra douze officiers français du «Grand-Corps», prisonniers à bord.

La popularité croissante du jeune corsaire portait ombrage aux gentilshommes de la royauté. Sept d'entre-eux, libérés de «L'Ajax», le provoquent en duel. Il croise le fer avec chacun d'eux et les étend l'un après l'autre.

Cet épisode fit de l'officier bleu l'idole des Brestois et des Morlaisiens et accrut encore la haine du «Grand-Corps».

En 1770, Cornic résidant près de Bordeaux, dirige et participe courageusement au sauvetage des habitants de l'île Saint-Georges dévastée par les inondations de la Garonne.

En 1776, il campe sous une tente dans les rochers de la baie de Morlaix pour procéder au ballastage jalonnant les passes. Il complète cette œuvre en dressant une carte de la baie. Pendant seize ans il entretient les balises et les tours qu'il avait édifiées. Tout ceci avec ses propres deniers.

Le valeureux corsaire s'éteignit au manoir de Suscinio le 12 septembre 1809.

(1) P. Levot, Biographie Bretonne.

L'auteur remercie André Herné et René Guyomard pour leur précieux concours.

## Bibliographie

- Joseph Daumesnil et Adolphe Allier : «Histoire de Morlaix», Morlaix, 1879.  
Joachim Darsel : «Morlaix», Colmar, 1972.  
Per Honoré : «Histoire de la Bretagne et des pays celtiques», éditions «Skol Vreiz», Plourin-lès-Morlaix, 1973-1974.  
Michel de Mauny : «Anne de Bretagne», «Encyclopédie Bretonne», Rennes, 1976.  
Prosper Levot : «Encyclopédie Bretonne», Vannes, 1852.

## Documents

Musée Municipal de Morlaix.  
Musée de Brest.  
Bibliothèque Municipale de Morlaix.  
Archives S.N.C.F.  
René Piriou.

Edité par l'Office du Tourisme de Morlaix.

Tous droits réservés.

Imprimerie Le Breton, Morlaix.

Dépôt légal 1<sup>er</sup> trimestre 1982.



